



CULTURE

Un surréalisme de combat en Egypte

Le Centre Pompidou revient sur le mouvement Art et liberté, qui s'est épanoui dans les années 1930 et 1940

ARTS

Le cas est rare : une exposition au Centre Pompidou à Paris réunit environ 130 peintures, dessins et photographies, à peu près tous inconnus alors qu'ils ont trois quarts de siècle d'ancienneté. D'ordinaire, dans les expositions historiques, une majorité des œuvres a déjà été montrée auparavant – ou du moins reproduite. Pas ici, et les documents, manifestes et correspondances qui accompagnent les tableaux, n'ont pas été davantage publiés. Les noms des protagonistes, à l'exception de l'écrivain Georges Henein (1914-1973), ne sont pas plus familiers.

De quoi s'agit-il ? De l'exposition « Art et liberté », qui présente le développement du mouvement surréaliste en Egypte de la seconde moitié des années 1930 à la fin de la décennie suivante. Les auteurs en sont deux commissaires indépendants, Sam Bardaouil et Till Fellrath. Leur travail s'inscrit dans la politique d'ouverture du Centre Pompidou vers d'autres lieux que ceux, exclusivement occidentaux, qui ont dominé l'écriture de l'histoire de l'art moderne avant qu'il n'apparaisse enfin que cette obsession est un aveuglement. La continuité entre « Modernités plurielles », réaccrochage des collections du musée en 2013, et cette exposition est claire. Que cet élargissement de la vision soit une urgence aujourd'hui se voit à ce qui est plus qu'un détail : après Paris, « Art et liberté » sera présentée à Madrid, Düsseldorf et Liverpool.

Que le surréalisme soit le mouvement le plus international de

Les poètes et les artistes qui s'y rencontrent viennent de Roumanie et d'Espagne, d'Allemagne et des Etats-Unis. Avant l'exposition internationale de Paris en 1938, il s'en tient d'autres à Londres, Prague, New York et jusqu'aux Canaries.

Il n'y en a pas au Caire et c'est néanmoins dans cette ville que, le 22 décembre 1938, un groupe d'intellectuels et d'artistes signe le manifeste *Vive l'art dégénéré*, qui réplique aux expositions organisées par les nazis à partir de 1937 contre ce qu'ils nomment *Entartete Kunst*. « *Tout ce que le génie artisti-*

que contemporain a donné de meilleur, tout ce que l'artiste moderne a créé de plus libre et de plus humainement valable est insulté, piétiné, proscrié, y lit-on. Nous tenons pour absurdes et justiciables du plus parfait mépris les préjugés religieux, racistes et nationalistes. »

Au bas de la première page, une vingtaine de noms, les uns égyptiens, les autres européens, femmes et hommes. Suivent une reproduction de *Guernica* et la version arabe de l'appel. Rares sont, ailleurs dans le monde et à cette date, les déclarations de résistance aussi résolues.

Le Caire est alors une ville cosmopolite, et de jeunes artistes éprouvent la nécessité de se délivrer des stéréotypes orientalistes

Le groupe Art et liberté est fondé à l'occasion de la publication du texte, premier document sur lequel le regard s'arrête dans les salles. Le Caire est alors une ville cosmopolite et de jeunes artistes qui savent ce qui se passe en Europe y éprouvent la nécessité de se délivrer des stéréotypes orientalistes. C'est aussi une ville où la présence coloniale britannique est très forte, avec ce que cela signifie d'oppression politique et de lourd conformisme social et artistique.

Expressionnisme paroxystique

Et c'est encore là qu'en 1929 le poète futuriste italien Filippo Tommaso Marinetti, né à Alexandrie, prononce des conférences de propagande fasciste. Il y revient en mars 1938 et, cette fois, sa diatribe futuristo-mussolinienne est interrompue par des perturbateurs, dont Georges Henein, qui figure parmi les signataires de *Vive l'art dégénéré* six mois plus tard.

C'est dire que critique politique et avant-garde esthétique sont inséparables dans la création d'Art et



liberté comme dans le surréalisme parisien. Ils le sont d'autant plus que l'Égypte est menacée à partir

de mars 1941 par la progression de l'Afrika Korps. Le nazisme devient l'ennemi militaire après avoir été l'ennemi intellectuel.

Cette situation, cette angoisse se voient à nu dans les œuvres d'Inji Efflatoun (1924-1989), d'Amy Nimir (1907-1974), d'Hassan El-Telmisani (1923-1987), de son frère Kamel El-Telmisani (1915-1972), de Ramsès Younane (1913-1966). Sur la toile ou le papier, ils font appa-

raître les figures de la terreur et du désastre, corps percés ou tentaculaires, visages hurlants ou pétrifiés, allégories macabres et mauvais rêves. Apparaissent des réminiscences de De Chirico, Magritte, Dali et Tanguy, mais l'essentiel n'est pas dans ces allusions. Il est dans la façon dont elles sont réinterprétées, détournées, attirées vers un expressionnisme paroxysmique. Certaines parties des toiles

d'Inji Efflatoun de 1941 ou 1942 rappellent les Pollock exactement contemporains : mêmes formes étirées, mêmes références mythologiques passées par le surréalisme pour l'une et l'autre.

Les nus d'El-Telmisani, tantôt grotesques, tantôt douloureux, s'inscrivent dans cette même histoire commune et les gouaches sur papier de Younane de 1947 trouveraient dans celles de Wols leurs plus proches parentes. Il est donc plus que temps de les inscrire dans une vision globale.

Art et liberté a disparu en 1946, en partie parce que ses fondateurs ont dû s'exiler, en partie parce que s'est constitué cette année-là le Groupe de l'art contemporain, qui se présentait comme égyptien et attaché à des traditions populaires – manière de jouer du nationalisme qui, à partir de la révolution de 1952, est devenu la loi suprême. Younane, lui, est parti en 1947 pour

Paris après une courte incarcération, que partagea El-Telmisani. Celle d'Efflatoun dura de 1959 à 1963, parce qu'elle était communiste et féministe. Henein dut partir en 1962. Art et liberté a donc duré moins de dix ans, mais le mouvement a connu une intensité et une inventivité qui exigent d'être enfin reconnues. ■

PHILIPPE DAGEN

Art et liberté. Rupture, guerre et surréalisme en Égypte (1938-1948).
Centre Pompidou, Paris 4^e.
Du mercredi au lundi de 11 heures
à 21 heures. Jusqu'au 16 janvier 2017.
centrepompidou.fr



« Sans titre » (1940), de Rateb Seddik. MUSÉE RATEB SEDDIK LE CAIRE